

1. N. 136.772 Lyon, 80, rue Molère  
19 mai 1904

mon cher ami,

On dirait véritablement que nous sommes  
bravillés. Je n'ose pas compter le temps  
que nous sommes restés sans nous écrire.  
Je m'avoue coupable, et je constate un  
fait curieux : à Clermont j'étais accaparé  
par les besognes les plus variées et je  
trouvais moyen d'écrire du lettres. Ici je  
n'ai que mes fonctions de professeur, et  
j'en arrive à négliger complètement ma  
correspondance. Tant il est vrai que, quand  
on est entraîné par un travail de tous les  
instants, on fait plus aisément face à ses  
diverses obligations. ma femme dit souvent  
de moi : " Plus on lui donne de besogne,  
plus il trouve moyen d'en exécuter. "

Le n° est pas que je dois insister à Lyon. d'Uni-  
versité, à elle seule, suffit à m'occuper. Le  
nombre de mes étudiants est beaucoup plus consi-  
dérable qu'à Clermont. D'eu ai une trentaine  
qui se préparent spécialement à des examens  
d'allemand. Six pourrissent l'aggrégation la terrible  
concombre dont je vous ai parlé l'automne dernier  
et dont vous avez rendu compte dans un journal.  
Il faut les diriger, traiter devant eux les questions  
qui sont inscrites au programme, corriger les  
travaux qu'ils me remettent. C'est ainsi que  
jusqu'à présent j'ai étudié avec eux : Goethe en  
1785 avant le départ pour l'Italie ; Goethe au  
retour d'Italie ; Goethe et la Révolution française.  
Je leur ai fait 15 leçons sur le Dichtersage,  
ce qui m'a forcé à lire une énorme quantité  
de mittelhochdeutsch. C'est là je leur parlerai  
de la "Denne Allemagne", ensuite de la poésie  
lyrique contemporaine, de Dörmel, de Liliencron, de Stij. Georgi

Les autres étudiants se préparent à un examen  
moins difficile. Cependant ils ne trouvent aussi  
beaucoup à faire. Je n'ai pour me secourir dans  
ma tâche qu'un professeur du lycée qui dirige  
les exercices pratiques. Cela est insuffisant. Aussi  
ai-je, dès le commencement de l'année, réclamé  
le concours d'un lecteur de langue allemande.  
Malheureusement l'université, dont les finances  
n'ont pas été administrées avec assez de prudence  
dans les dernières années, n'a pas de traitement  
à accorder à ce lecteur que je demande. Il va  
falloir que l'Etat intervienne. Il le fera,  
d'après une communication toute récente qui m'a  
été faite. Il donnera une somme de 1200 francs.  
Ce n'est pas d'argent, mais pour le prix on  
trouvera cependant un jeune docteur allemand  
qui ne sera pas fâché de passer une année  
en France, attaché à une grande université comme  
la nôtre, chargé de fonctions qui lui donneront

un certain prestige dans son pays. On lui  
demandera de faire chaque semaine de novembre  
jusqu'à la fin de juin une leçon d'une heure  
sur un sujet de littérature allemande, en allemand  
bien entendu, et de dîner pendant deux heures  
des exercices pratiques. Donc trois heures de travail  
par semaine pendant une période de sept mois  
à plus près, si l'on se doit les vacances de  
Doux de l'An et de Pâques.

J'avais parlé de cette question du lecteur à  
M. Emil Reich à qui j'ai eu l'occasion  
d'écrire dernièrement pour lui communiquer des  
renseignements qu'il m'avait demandés. Je l'avais  
mis de voir si, parmi les jeunes docteurs de  
sa connaissance, il n'y aurait personne qui  
ait envie de prendre un poste de ce genre  
à Lyon. Seulement, lorsque j'ai lui ai écrit,  
j'ignorais encore de quelle façon les fonctions  
seraient rétribuées, et, étant donné cette  
incertitude, M. Reich n'a rien pu conclure avec personne.

<sup>75 N. N. 136772</sup>  
Je lui écrivais le nombre de que l'allocation de  
1200 franc par l'Etat sera officielle. Je serais  
très heureux d'avoir pour collaborateur un de vos  
compatriotes. Parmi les jeunes docteurs de l'Uni-  
versité de Vilna il doit y avoir du monde de  
talent. Un Antichim serait particulièrement bien  
accueilli parmi nous.

Quel dommage que l'Etat n'accorde que 1200  
franc ! S'il donnait trois ou quatre fois cette  
somme je sais bien quelqu'un à qui j'aurais  
proposé de venir, et qui peut-être aurait  
accepté, à la fois, de passer sept mois en France.  
Vous vous seriez peut-être remplacé pendant ce temps  
au Conservatoire. Vous auriez envoyé de temps en temps  
des articles aux journaux. Vous auriez dit du choses  
excellentes à mes étudiants, et j'aurais eu  
la joie extrême de vous voir tous les jours !  
Que ne suis-je allé personnellement pour extorquer  
au ministère une somme qui vous fait ici  
une situation avantageuse !

Un de mes jeunes collègues de l'université, M. Baldensperger, vient de publier un ouvrage excellent :  
"Goethe en France". Je n'avais pas encore fini  
de le lire que j'ai mis aller chez lui pour lui  
dire qu'il fallait que le livre fût traduit en  
allemand et qu'il lui fût cette tâche à M<sup>me</sup>  
Necker. Hélas! avant même que l'ouvrage ne fût  
terminé, M. Baldensperger avait eu sa conversation  
avec Leo Berg qui a déjà traduit en partie  
son "Goethe in Kellen". Il est trop engagé pour  
revenir en arrière. Du moins il m'a promis  
que si, pour une raison ou pour une autre, Leo  
Berg était empêché de faire le travail au  
temps opportun, c'est à M<sup>me</sup> Necker qu'il le  
réviserait.

Quant à vous, j'en ai proposé pour colla-  
borateur à la "Revue germanique" qui doit  
paraître à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1905. Le comité  
de rédaction est composé d'un certain nombre  
de professeurs d'université, dont je suis. Nous ferons

appel à nos collègues d'Allemagne et d'Autriche.  
J'ai pensé que l'on pourrait vous demander de  
faire le compte-rendu des romans intéressants.  
Vos articles seraient traduits en français. Bien entendu,  
ils seraient rémunérés. Aucune décision n'a encore  
été prise à cet égard. C'est au mois de juin et  
de juillet que la répartition du travail sera  
définitivement organisée. J'espère que rien ne  
vous empêchera de vous associer à notre entreprise.  
La Revue doit avoir avant tout un caractère scien-  
tifique. Quelqu'un même voudrait en exclure la  
"schöne Literatur". J'ai fait personnellement une  
opinion contraire, tout en affirmant que la publi-  
cation ne doit pas être un "Unterhaltungsblatt".  
Il y aura donc surtout du travail sérieux, de  
traduction, mais une place sera faite à la  
collaboration allemande contemporaine.

Mon cours et mon journal ne m'ont pas encore  
permis de m'atteler à un livre nouveau. Le  
temps passe, et je n'arrive même pas à écrire  
des articles pour la Revue. J'avais songé à

préparer pour le full page - Druck eine étude  
sur Fanny Elssler. jusqu'à présent je n'ai pas  
encore pu m'y mettre. mon seul travail en  
dehors de celui de l'Université, a été la révision  
de ma traduction en vers de la Faute de Tolède.  
de l'avis laissé reposé dans mes tiroirs pendant  
plusieurs mois; mais j'ai repris et corrigé.  
ma femme la relit en ce moment. Puis j'  
t'enverrai à Paris pour voir si je puis songer  
à la faire jouer. Je redoute beaucoup de difficultés.  
Je devrai sans doute me débarrasser de la forme  
parallèle son forme de volume.

Donnez-moi bientôt de vos nouvelles. Je suis  
impatient de savoir comment vous allez, vous et  
toute votre famille, comment vous avez passé ces jours.  
Si vous sommez tous en bonne santé, le climat de  
Lyon vous est très favorable. Je souhaite que vous  
puissiez me donner de nouvelles aussi satisaisantes  
de vous et de tout le vôtre.

Offrez à Mme Necker mes respectueux hommages  
et croyez, mon cher ami, à mes sentiments  
toujours cordialement dévoués  
A. Elssler